

POSTFACE

Laissons Hernandez écrire au fil de la spirale du temps où nous avons été invités par le roman de Pierre Bousel. Désormais Hernandez n'est plus un personnage de fiction puisque le lecteur attentionné qui l'a accompagné au fil de ces trois cent pages lui a donné la vie. Vous le croiserez peut être un jour sans le voir sur un trottoir parisien, dans la salle d'attente d'un aéroport ou au bar du Grand Vizir. Peu importe, il fait maintenant partie de notre imaginaire et je lui souhaite longue vie.

Mais qui se souvient encore de Tanger ? De Tanger du temps de sa splendeur d'hétaïre à la voix rauque de mêlé-cass, un peu trop mûre et beaucoup trop fardée ? Caravansérail des mers, verrou stratégique entre Atlantique et Méditerranée, où le Kaiser Guillaume était venu défier à cheval les prétentions françaises en Afrique et les ambitions britanniques de contrôle maritime mondial. Tanger la cosmopolite, internationalisée et interlope, impudiquement ouverte à toutes les concupiscences. Zone franche de tout, pour le plus grand bonheur et la plus grande fortune des trafiquants d'armes allemands, des évadés fiscaux, des tricards en rupture de ban, des marlous maltais, des fugitifs nazis encaimés sur le chemin du Paraguay, des vieux collabos en panne d'amnistie, des maquereaux italiens qui y éprouvaient la marchandise avant expédition sur Caracas ou Buenos Aires. Et, puisqu'en l'absence de radars et de satellites, il fallait bien que quelqu'un surveille un peu le trafic des bateaux dans le Déroit, s'y entrecroisaient en une concurrence bonhomme et mutuellement admise, des espions de tous les pays riverains de la Méditerranée et de l'Atlantique.

Costume rayé, chapeau mou, cravate multicolore, chaussures à deux tons, mouchoir à la main pour essuyer la sueur de l'Européen soumis au soleil d'Afrique, tout ce petit monde dansait sur le bûcher des vanités, éclusait des hectolitres d'anisette et de cognac, beuglait en chœur « Alter Bilbao Mond »¹ les soirs de ribote, jouait jusqu'à point d'heure dans ce Macao de l'extrême couchant, toujours en recherche du bon coup, du coup fourré, voire du coup foireux. On se remettait ensuite de ses pertes au casino ou de ses monumentales gueules de bois, à l'ombre des pins, dans l'odeur des cades et des tamarins, au bord des piscines de ces villas qui s'étagent sur les pentes enserrant la ville, en lutinant de temps à autre la moukère de service ou en distribuant quelques coups de trique à l'indigène qui, c'est bien connu, « ne comprend que ça ».

La Jézabel du Maghreb s'est endormie un beau jour de 1956, soûlée par le vent de l'histoire qui voulait que la terre appartînt à ceux qui y étaient nés. Elle ne s'est jamais réveillée. La communauté internationale en a rétrocédé la souveraineté au Sultan du Maroc, ramené d'ailleurs de son exil malgache et proclamé roi pour commencer à soulager la IV^{ème} République exténuée du « fardeau de l'homme blanc » en Afrique du Nord. La sourcilleuse fierté nationale des Marocains y a trouvé son compte. La ville de Tanger, beaucoup moins. Les cercles de jeux ont disparu les uns après les autres, le robinet à anisette s'est grippé, les transitaires et aconiers ont fermé boutique, les hôtels et pensions se sont vidés, les somptueuses villas du Cap Spartel, laissées à l'abandon et au pillage. Exilés fortunés, aventuriers en maraude, armateurs grecs, trafiquants moldo-valaques ont plié bagage pour d'autres rivages moins soumis à l'ombrageuse surveillance de gabelous qui, au Maroc comme ailleurs, constituent l'expression première – et rentable – du pouvoir régalien de l'État.

Même les espions ont fini par déclarer forfait. Les trafiquants une fois dispersés, les cuirassés et autres destroyers remisés à la ferraille, il n'y avait plus grand chose à espionner. Le transit est-ouest des navires de guerre était peu à peu remplacé par la noria nord-sud des ferry boats qui, de Sète, Barcelone ou Algésiras assurent la migration bisannuelle des coopérants, des touristes et surtout des « RME »², ces travailleurs marocains émigrés, chassés de leurs montagnes par la misère, qui ont accepté pendant les « trente glorieuses » de venir contribuer au

¹ « Bilbao Song », paroles de Bertolt Brecht, musique de Kurt Weill, 1929.

² « Résidents Marocains à l'Étranger », selon la terminologie officielle.

développement économique d'une Europe où les autochtones ne voulaient plus mettre les mains dans le cambouis. On les voit se presser selon les saisons sur les débarcadères ou embarcadères du port en files compactes de voitures surchargées, les enfants étouffés à l'arrière entre d'apoplectiques sacs Tati, les galeries surmontées d'un invraisemblable capharnaüm d'objets hétéroclites, catalogue à la Prévert d'équilibre incertain, couvert de bâches effilochées ficelées à la va-comme-j'te-pousse. Ils attendent.... À Tanger, on attend. On attend le ferry surbooké, on attend le douanier soupçonneux, on attend le coup de tampon salvateur sur le passeport écorné, on attend que « le chef » ait bien voulu signer le formulaire 3442bis permettant d'importer légalement le presse-purée en inox convoité par la famille de l'Atlas qui en a vu la photo sur un vieux catalogue des Trois Suisses.

À Tanger, les costumes trois-pièces à rayures et les pompes en croco ont cédé la place aux blousons de cuir et aux baskets d'une jeunesse qui traîne son ennui sur le port en jetant vers le Nord des regards moroses sur une Europe si proche et si lointaine, entre deux snifs de colle, une tartine de cirage Kiwi arrosée d'alcool à brûler, ou, pour les plus chanceux, une pipe de ce haschich dont le Rif voisin fait monoculture pour satisfaire le goût de transgression des bobos parisiens ou des étudiants bataves. Ils attendent.... Quand l'espoir se dérobe, il ne reste que le rêve qu'il faut bien aider un peu pour qu'il ne vire pas au cauchemar. À côté des traîne-savates, errent les silhouettes furtives des traîne-misère. Les somptueux réfugiés des convulsions occidentales ont été remplacés par les laissés pour compte du Sahel qui viennent s'échouer au fond de ce cul de sac du nord de l'Afrique dans l'attente indéfiniment recommencée de l'improbable et coûteuse barcasse qui pourra peut être un jour leur faire franchir au péril de leur vie les trente derniers kilomètres qui les séparent encore des bennes à ordures des capitales européennes. On les retrouve parfois dans l'anse de Benzu, entre Tanger et Ceuta, où finit de rouiller une vieille baleineraie espagnole, leurs cadavres gonflés dressés là par les courants antagonistes du détroit, inextricablement mêlés aux cargaisons de japonaiseries technologiques, de poudre à renifler ou d'herbe à fumer hâtivement balancées par-dessus le bordage de speed-boats serrés de trop près par les vedettes de la Guardia Civil.

Au total, Tanger est bien le dernier endroit où un service de renseignement moderne songerait à installer un poste permanent qui n'aurait pour seule vocation que de faire comme tout le monde. Attendre. Les vétilleux comptables à lunettes qui exercent la réalité du pouvoir dans les États ouverts à l'économie mondialisée vouent une sainte horreur aux Déserts des Tartares. La patience n'est pas facilement quantifiable et, de plus, personne ne sait s'il faut l'inscrire dans la colonne débit ou crédit. A fortiori, l'idée devenue saugrenue de mettre en place un « agent dormant », à ne réveiller qu'en cas d'extrême nécessité, est parfaitement intolérable pour les « manadjeurs » contemporains pétris de notions d'objectif à atteindre dans un délai donné, de rentabilité du service public, de la rigueur budgétaire indispensable à la sérénité des spéculateurs ainsi qu'au maintien contre vents et marées du sacro-saint triple A des agences de notation.

Ils ont tort, bien sûr. À combien peut-on évaluer le coût d'un agent qu'on aura placé au sein d'une structure hostile afin qu'il soit en mesure de nous prévenir – et en espérant qu'il ne le fera jamais – qu'une attaque meurtrière est prévue contre nous tel jour et à telle heure ? Comme tout service public, le renseignement ne s'accommode ni de la hâte, ni de la précipitation, ni des résultats comptables de l'annualité budgétaire. Et, si on le considère pour ce qu'il doit être, c'est à dire un investissement, il ne peut être soumis à des impératifs de rendement immédiat. Bismarck l'avait bien compris en installant dans les années 1870 un horloger allemand, naturalisé ensuite britannique, à Scapa Flow³. L'homme n'y fit rien d'autre que réparer sereinement des montres pendant quarante ans et y devint un concitoyen respecté de tous et bénéficiant de la confiance générale. À partir d'août 1914, il informa le haut commandement allemand de tous les mouvements de la marine anglaise en Mer du Nord... Ce temps n'est plus et nous en sommes réduits à vivre les attaques terroristes, les génocides exotiques, les révolutions sanglantes, la subversion mafieuse et la piraterie de terre et de mer comme autant de

³ L'une des plus grandes bases navales britanniques et des mieux protégées. Située dans un fjord écossais, elle permettait à la marine britannique de contrôler tous les mouvements maritimes en Mer du Nord et jusqu'à l'Océan arctique.

divines surprises contre lesquelles on s'agite comme une mouche derrière son carreau et avec à peu près autant de succès.

C'est donc en prenant résolument le parti pris de la fiction que Pierre Boussel situe l'action de Hernandez, son « agent dormant », dans le Tanger du tournant du XXI^e siècle et le « réveille » brutalement le jour du 11 septembre 2001 pour l'engager dans une action complexe d'anti-terrorisme, de contre-ingérence et de coopération sur le mode « je t'aime, moi non plus » avec des agents américains tout aussi clandestins que lui et implantés là comme des cheveux sur la soupe. L'intrigue à rebondissements relève à l'évidence du romanesque. Aucun gouvernement – fût-il stimulé par l'arrogance yankee – n'oserait prendre de tels risques politiques. Aucune hiérarchie d'un service de renseignement ne prescrirait une opération aussi complexe à un homme seul ni ne tolérerait de telles improvisations de terrain même si, dans le cas d'espèce, elles se révèlent payantes. Mais c'est la liberté du romancier de s'affranchir de ce genre de contrainte, liberté sans laquelle il n'y aurait que l'ennui des procès-verbaux et des rapports d'activité. Il faut bien au roman un fil narratif, un début et une fin, une intrigue que le lecteur peut décrypter de bout en bout pour le plaisir de la découverte. Dans le monde réel, l'action des officiers de renseignement ne se prête ni à la narration littéraire ni au spectacle cinématographique. C'est une action collective qui s'inscrit dans la durée, dans de vastes champs d'espace et de temps, dont chaque acteur n'appréhende que des morceaux épars, aux contours strictement limités, conditionnés – comme on dit – par le « besoin d'en connaître ». Tel l'ouvrier à la chaîne, l'officier de renseignement serre un boulon ici, ajuste une pièce là sans, en général, avoir la moindre idée de ce que sera le produit fini et encore moins de ce à quoi et à qui il va servir. Tout cela ne se prête guère au divertissement. L'espion en action est comme Fabrice à Waterloo ou le héros du film « Platoon ». De la bataille, il ne voit que les sabots des chevaux qui le dépassent ou n'entend que le sifflement des éclats d'obus de mortier tombés près de son trou. Il n'entendra même pas le bruit du coup de feu qui le tuera peut-être un jour. Les balles de fusil vont plus vite que le son. Pas de quoi faire un film ou écrire un roman.

En revanche, et autant que je puisse en juger après trente ans passés dans les services spéciaux, les personnages de Boussel sont des « vrais gens », loin de l'image fantasmagorique des James Bond ou de celle, grotesque, du Grand Blond. Hernandez, dont on devine qu'il a fait son temps réglementaire dans les forces spéciales puis a été réembauché sous contrat pour des missions plus « classiques », est un homme comme les autres, avec ses contradictions et ses convictions, ses audaces et ses scrupules, ses espoirs et ses peurs, ses attaches affectives et ses inimitiés. Les contraintes de sa couverture l'obligent à une certaine solitude, à la prudence, voire à la méfiance vis-à-vis de toute nouvelle rencontre. Ce qui ne l'empêche pas de nouer des amitiés sincères et d'espérer l'amour au travers d'un regard échangé dans un train de province. L'amour, le vrai, pas les galipettes du « Prince Malko, dont le sourire de prince pirate découvre des dents de jeune loup », mais bien cette communion des âmes qui ravit les cœurs bien avant d'émouvoir les corps.

Et, dans le Tanger du XXI^e siècle, Hernandez évolue dans l'absolue réalité où il faut bien payer son loyer à la fin du mois, s'assurer contre les dégâts des eaux, faire ses courses chez l'épicier du coin, déboucher son évier, renouveler son permis de séjour au long des couloirs d'administrations courtelinesques quand on est étranger. Tout cela au milieu de la faune ordinaire d'une ville de province ex-coloniale trop longtemps laissée en déshérence, son petit peuple recruté de violence physique et morale à l'affût mesquin et permanent de la moindre aubaine, ses mendiants et ses putains, ses fonctionnaires tatillons et parfois corrompus, ses expatriés arrogants et veules qui ventent plus haut qu'ils ont le moulin, son vice consul – dernier échelon de la hiérarchie diplomatique – qui joue aux ambassadeurs mâtinés d'espion, son curé abruti de mysticisme missionnaire. Bref, l'environnement ordinaire de l'officier de renseignement qui n'est jamais, au grand jamais, ce Monsieur qui puise sans compter dans une valise de dollars pour régaler la galerie de ses munificences, qui saute de Bentley en Ferrari, en permanence environné d'une cour d'églésies aguichantes, à demi dénudées et pâmées. Bercy veille. Tout au long de ses missions, Hernandez devra récolter les indispensables factures, tickets

de caisse, justificatifs qui seront méticuleusement épluchés par un comptable parisien et feront l'objet d'un rapport circonstancié annexé à son dossier.

Bref, la vie ordinaire d'un officier de renseignement de quelque nationalité que ce soit et sous tous les cieux du monde. Ce qui n'empêche nullement Hernandez de mener à bien ses missions dans le respect de sa couverture, de ses objectifs et de ses convictions. Comme tout vrai praticien de ce métier, il a compris que les moyens les plus stupides et les plus inefficaces pour obtenir du renseignement fiable sur le long terme sont la torture et l'argent. La torture, parce que la victime dit n'importe quoi pour que cela s'arrête. L'argent, parce que le bénéficiaire raconte n'importe quoi pour que cela continue. Il ne s'agit pas là de morale ni même d'éthique. C'est tout bêtement du pragmatisme de professionnel. Hernandez a donc – comme il le devait - profité de sa dormance pour tisser autour de lui le réseau d'amitiés, de complicités, de soutiens, de connivences ordinaires, inutiles et contraignantes au quotidien, mais qui devaient lui permettre, le jour venu, de faire face à n'importe quelle situation. C'est cela le métier. Sans tambours ni trompettes. Dans la grisaille d'un quotidien qui, contrairement à ce que pensait Marius derrière le comptoir du Bar de la Marine, n'est pas moins pénible au soleil.

« Réveillé » par le fracas du 11 septembre, propulsé par sa hiérarchie dans une opération tortueuse de billard à trois bandes inimaginable la veille, Hernandez n'en a découvert le sens et la portée qu'à la faveur de conjonctions accidentelles, de ces grains de sable qui viennent toujours et inévitablement perturber le fonctionnement des mécaniques les mieux huilées. Il y a aussi découvert une part de lui même au travers des rencontres dictées par sa mission. Comme tout le monde, l'officier de renseignement apprend à se connaître dans le regard des autres. Contrairement à l'adage complaisant répandu dans les services spéciaux qui affirme que « le métier du renseignement est un métier de seigneur », Hernandez a appris qu'il était un homme ordinaire. Il n'a pas à en rougir.

Alain Chouet
Ancien chef du Service de renseignement de sécurité de la DGSE
Novembre 2011